

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Radu Mihaileanu réalisateur de *Va, vis et deviens*

Stéphane Defoy

Volume 24, numéro 1, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2006). Radu Mihaileanu réalisateur de *Va, vis et deviens*. *Ciné-Bulles*, 24, (1), 16-19.

Radu Mihaileanu
réalisateur de *Va, vis et deviens*

« *La mixité des cultures est un remède afin d'éviter la polarisation des débats.* » Radu Mihaileanu

STÉPHANE DEFOY

On peut dire sans se tromper que les cinéphiles d'ici ont adopté Radu Mihaileanu puisque ses trois longs métrages ont été largement remarqués lors de leur présentation au Québec. En 1993, le cinéaste français d'origine roumaine est d'abord venu présenter **Trahir** dans le cadre du Festival des films du monde. Cette œuvre relatant la difficulté d'un poète roumain à composer avec la dictature stalinienne remporta rien de moins que le Grand Prix des Amériques en plus de rafler le Prix d'interprétation masculine (Johan Leysen) et le Prix du meilleur premier film. Cinq ans plus tard, son second opus, **Train de vie**, qui traite de la Shoah avec un humour typiquement juif, était au programme du festival Cinémania. Le troisième film du cinéaste allait aussi gagner le Québec en passant par cet événement puisque **Va, vis et deviens** ouvrait, l'automne dernier, la 11^e édition du festival qui se fait une spécialité de présenter des films francophones avec sous-titres anglais. Le film récolte des prix partout où il passe, surtout celui du public, que ce soit à Berlin, à Vancouver ou à... Cinémania.

Va, vis et deviens repose sur une situation historique : une vaste action (Opération Moïse) menée par les autorités israéliennes au milieu des années 1980 afin de rapatrier des milliers de Juifs éthiopiens (les Falashas), les sauvant ainsi de la famine. Film-fleuve dont le récit s'échelonne sur plus d'une quinzaine d'années, la troisième fiction de Mihaileanu place au centre de l'intrigue un enfant éthiopien (Schlomo) rescapé des camps de réfugiés au Soudan qui devra renier sa religion et ses origines afin de se tailler une place dans sa nouvelle communauté.

En tournée promotionnelle — avant de retourner à l'écriture du roman *Va, vis et deviens* —, Radu Mihaileanu a fait un saut à Montréal, le temps d'un gala d'ouverture. Belle occasion de s'entretenir avec ce cinéaste mélangeant avec bonheur dans sa démarche les thèmes de la double identité, de l'acceptation des différences et de la judaïté. Par-delà son cinéma de la réconciliation et de l'ouverture à l'autre, Mihaileanu soutient que le principal enjeu de notre nouveau millénaire réside dans la mixité des cultures tout en favorisant la diversité des points de vue. Rencontre avec un humaniste convaincu.



Va, vis et deviens

Ciné-Bulles : Le titre de votre dernier long métrage, **Va, vis et deviens**, rappelle étrangement **Bouge pas, meurs et ressuscite**, l'excellent film du Russe Vitali Kanevski. Est-ce une source d'inspiration ?

Radu Mihaileanu : Non, le titre du film est inspiré d'un auteur russe, Vassili Grossman, qui a écrit un roman se nommant *Vie et destin*. J'aimais bien cette idée d'un titre épique reprenant les trois

étapes de la vie du personnage principal. Comme le récit se déroule sur une période de 17 années, **Va, vis et deviens** résume adéquatement le cheminement de cet enfant éthiopien qui immigre en Israël grâce à l'Opération Moïse.

Pour vos trois premiers longs métrages, on constate que les sujets centraux ont une très forte portée sur le plan dramatique. Par contre, le traitement que

vous en faites comporte une certaine dose d'humour. Pourquoi ce parti pris?

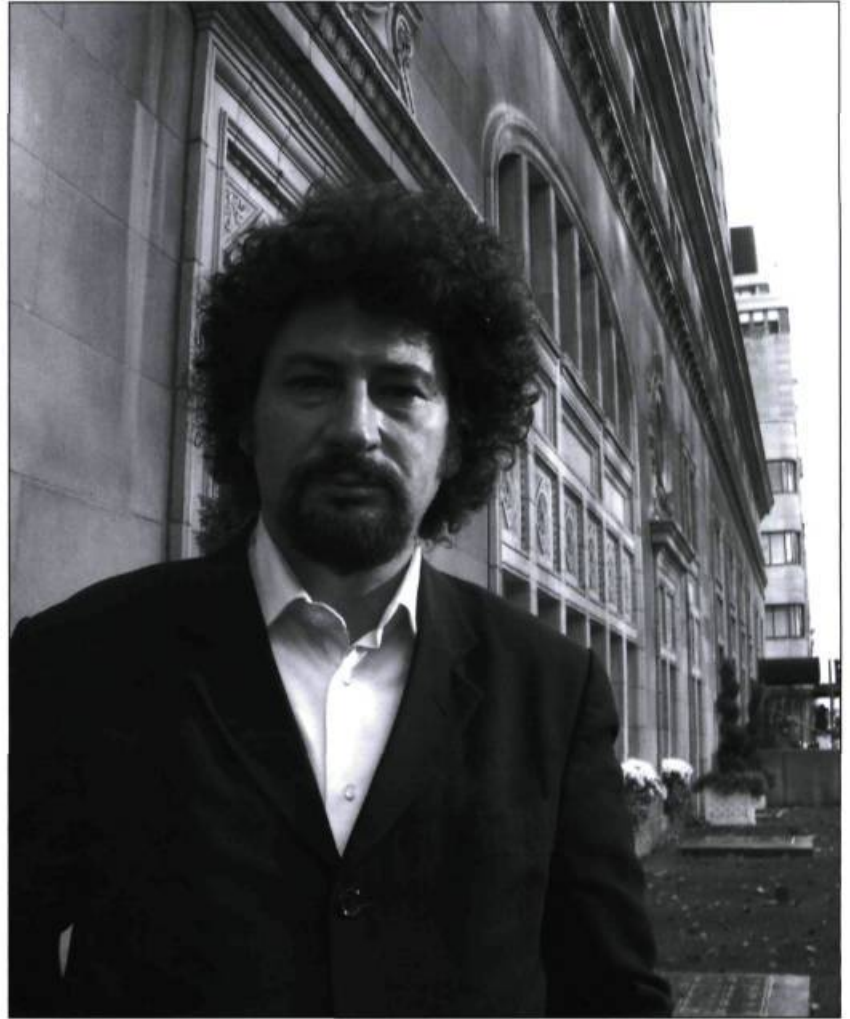
Ce n'est pas un choix rationnel. L'humour est au cœur de ma culture d'origine. Je suis né en Roumanie, le pays de Cioran et de Ionesco, deux grands dramaturges qui utilisent avec adresse l'absurde et l'ironie pour faire passer leur message. S'ajoutent également mes origines juives où cette espèce d'humour décalé était très présent dans mon entourage. C'est pourquoi ce parti pris n'est pas calculé. Il s'inscrit dans mon travail d'une façon plutôt naturelle. De plus, par goût, je n'aime pas m'appesantir inutilement sur des passages tragiques ou dramatiques. À mes yeux, l'humour apparaît la seule arme contre la bêtise ou la barbarie, de même qu'une manière élégante de lutter contre l'obscurantisme. C'est aussi une belle façon de prolonger la vie en rigolant tout en sachant que la mort nous attend au détour.

Pour vous, l'humour c'est presque une question de survie?

Tout à fait. Je ne peux me complaire uniquement dans le dramatique. L'humour est une forme de souffle présent dans mon travail. Par exemple, dans **Train de vie**, j'aimais installer des moments tragiques, mais j'avais besoin par la suite de prendre une bouffée d'air frais en me sortant de l'intensité dramatique par une boutade ou par un retournement de situation.

*Dans **Va, vis et deviens** comme dans **Train de vie**, vous accordez beaucoup d'importance à la mixité des points de vue, mais surtout à la mixité des cultures. Par exemple, la famille qui accueille l'enfant est composée d'un père d'origine égyptienne, d'une mère israélienne dont les parents sont nés en Tunisie, et c'est sans compter l'enfant adopté qui est lui-même Éthiopien. Trouvez-vous cette composition multiculturelle réaliste?*

Elle est d'une part réaliste dans notre société contemporaine, mais j'ajoute qu'elle est salvatrice et d'une richesse extrême. Il faut à tout prix renverser cette mentalité qui repose sur le discours réducteur qu'un étranger est un danger, en plus de voler nos emplois et d'utiliser tous nos services. En premier lieu, l'étranger nous enrichit par la différence de sa culture et de son point de vue. Je crois que la sau-



Radu Mihaileanu - PHOTO : ÉRIC PERRON

« À mes yeux, l'humour apparaît la seule arme contre la bêtise ou la barbarie, de même qu'une manière élégante de lutter contre l'obscurantisme. »

vegarde de l'humanité passe inéluctablement par la confrontation des idées et la diversité des points de vue tant au niveau culturel que politique. La mixité des cultures est un remède afin d'éviter la polarisation des débats.

*Vous parlez de points de vue politique. Bien que, par exemple, **Va, vis et deviens** soit une fresque qui gravite autour d'un enfant déporté, la situation politique en Israël apparaît constamment en arrière-plan. De votre point de vue, est-il essentiel d'aborder cette question?*

Mes films traitent d'abord et avant tout de situations humaines. Mais l'humain, à travers ses actions, produit du politique, quoi qu'il fasse. Pour moi, tout geste est politique. Il n'y a que les naïfs qui pensent le contraire. Toutefois, je m'intéresse particulièrement aux conséquences du politique sur la vie humaine et les enjeux qui en découlent.

ENTRETIEN

Radu Mihaileanu
réalisateur de *Va, vis et deviens*



Roni Hadar et Sirak M. Sabahat dans *Va, vis et deviens*

Jusqu'à maintenant, tous vos films s'articulent autour de la notion du déracinement. Cela amène plusieurs de vos personnages à cacher leur identité. En revanche, ils ne peuvent finalement s'empêcher de la revendiquer. Comme si leur origine était plus forte que le désir de sécurité.

Comme n'importe quel individu, mes personnages, particulièrement Schlomo dans *Va, vis et deviens*, vivent de l'insécurité parce qu'ils arrivent dans un territoire inconnu où les repères ne sont pas les mêmes. Cependant, l'échange est par la suite obligatoire et c'est par cette communication avec des inconnus qu'on retrouve confiance en soi et qu'on peut ensuite s'afficher tel qu'on est réellement. Ainsi Schlomo finit par comprendre que cacher ses origines, c'est enterrer une part essentielle de soi et, pour ne pas vivre dans la douleur éternelle, il faut un jour ou l'autre l'afficher au risque de subir des représailles.

Cette douleur dont vous faites mention, elle apparaît, pour tous vos personnages, comme un passage obligé menant ensuite vers une forme de plénitude.

Ce n'est pas nécessairement une étape essentielle, mais il est clair que les souffrances font partie de nos vies hélas! Je crois que lorsque la nature humaine s'inscrit uniquement dans le confort et le bonheur, elle n'arrive pas à être suffisamment profonde, car

« Mes films traitent d'abord et avant tout de situations humaines. Mais l'humain, à travers ses actions, produit du politique, quoi qu'il fasse. »

justement elle n'a pas connu la douleur qui représente une forme d'apprentissage, une façon d'exciter tous ses sens pour parvenir à trouver des solutions. Je ne dis pas que l'humain doit cheminer inlassablement dans la souffrance, mais s'il se complaît dans son confort, il ne sera jamais incité au dépassement.

Êtes-vous de ceux qui revendiquent le processus de création à travers la souffrance?

Non, je ne suis pas masochiste à ce point (rires). Par contre, je crois à la création par l'entremise de l'expérience et par la rencontre de l'autre. C'est ainsi que le projet *Va, vis et deviens* est né de la rencontre, lors d'un festival de films à Los Angeles, d'un Juif éthiopien ayant vécu l'Opération Moïse et qui m'a raconté son épopée. Ce fut la base du film.

Va, vis et deviens aborde aussi la question épineuse de l'intégration de nouveaux arrivants par la société d'accueil. Même si le récit se déroule en grande partie dans les années 1980 et au début des années 1990, le film fait écho à des événements plus près de nous : je pense, entre autres, à cette montée de violence dans les banlieues parisiennes.

L'intégration est le plus grand enjeu et le défi principal de toutes nos sociétés modernes. On ne peut demander à des gens qui débarquent dans un nouveau pays de s'intégrer totalement sans, en contrepartie, les accueillir et s'intéresser à leur culture d'origine. Tous les mouvements humains sont bilatéraux. Si l'on désire qu'un individu adopte la culture et la langue du pays d'accueil, il faut déployer un minimum d'effort afin de se sentir concerné par le bagage culturel qu'il porte en lui. Par exemple, dans *Va, vis et deviens*, certains personnages s'arrêtent à la couleur de la peau de Schlomo. Dès cet instant, il n'y a pas de partage possible.

Selon vous, est-ce que cette génération de jeunes issus de l'immigration en bas âge, celle dont fait partie Schlomo, est coincée entre sa culture traditionnelle et celle qu'elle doit assimiler au quotidien?

Le problème est très complexe. Le point central réside dans l'ouverture à la différence. Par exemple,

lorsqu'on fait sentir à ces jeunes auxquels vous faites référence qu'ils n'apportent que du danger et de la pauvreté, lorsqu'on laisse sous-entendre que, quoi qu'ils fassent, ils ne seront jamais partie prenante de la société dans laquelle ils grandissent, il n'y a aucun doute que, dès cet instant, on crée l'exclusion. De plus, lorsque ces derniers retournent en visite dans leur pays d'origine pour revoir leurs parents ou grands-parents et qu'on les juge parce qu'ils ne respectent plus les traditions, ils ne se retrouvent nulle part. Par la suite, il ne faut pas s'étonner que toutes ses frustrations se transposent dans la violence.

Va, vis et deviens expose à la fois l'ouverture à l'autre, mais également la fermeture empruntant la forme du racisme à l'intérieur d'une communauté, juive dans le cas présent. Est-ce que le film a été diffusé en Israël et, si oui, quelle a été la réception du public?

Le film a été présenté en Israël en novembre dernier. Dans son ensemble, *Va, vis et deviens* a été extraordinairement bien accueilli là-bas car, il ne faut pas l'oublier, il relate dans un premier temps une aventure glorieuse pour les Israéliens : le rapatriement de 8 000 Juifs éthiopiens voués pour la plupart à une mort certaine. Évidemment, le film montre aussi ce que j'appelle l'expression du racisme au quotidien qui, heureusement, n'est véhiculé que par une minorité. Mais cela existe comme partout ailleurs. Toutefois, le mécontentement de quelques-uns réside plutôt dans le fait qu'un étranger, puisque ceux-là me considèrent ainsi même si je suis Juif et que j'ai demeuré souvent en Israël, soulève des interrogations sur certains éléments internes propres à la société israélienne. Il s'agit tout de même d'une réaction normale qui ne m'a pas surpris.

En feuilletant le dossier de presse du film, on note des similitudes entre le parcours de ce jeune enfant éthiopien forcé de quitter son pays et votre propre cheminement. Est-ce exact?

La principale similitude réside dans le fait que, tout comme le personnage, j'ai dû m'arracher de mon pays d'origine, la Roumanie. En revanche, ce n'est pas comparable, car je n'ai jamais eu à subir la famine et, encore moins, les camps de réfugiés. Toutefois, j'étais à deux doigts de la prison, mais je



« *L'intégration est le plus grand enjeu et le défi principal de toutes nos sociétés modernes. On ne peut demander à des gens qui débarquent dans un nouveau pays de s'intégrer totalement sans, en contrepartie, les accueillir et s'intéresser à leur culture d'origine.* »

me suis sauvé à temps. De plus, je ne suis pas Noir et être une personne de couleur dans une société majoritairement blanche, dirigée par des Blancs, représente un obstacle supplémentaire, et ce, à plusieurs niveaux. Sinon, tout comme le personnage principal de *Va, vis et deviens*, j'ai dû vivre le jour où je devais faire mes adieux à ma famille en pensant que ce serait la dernière fois que je les verrais. Ainsi, je partage cette obsession que nourrit Schlomo de serrer à nouveau dans ses bras sa mère. Cette séparation brutale avec les êtres qui nous sont chers représente un véritable traumatisme qui s'installe en nous.

Le héros de votre précédent film, Train de vie, se nomme Schlomo. Pourquoi avoir choisi le même prénom pour le jeune Éthiopien autour duquel s'articule l'intrigue de Va, vis et deviens?

Dans *Train de vie*, on quittait Schlomo dans un camp de concentration nazi sans savoir s'il allait être exterminé ou non. Lorsque j'ai commencé à travailler sur *Va, vis et deviens*, qui débute dans un camp de réfugiés soudanais, je me suis dit qu'en tant que scénariste et réalisateur, j'avais le pouvoir de sauver Schlomo de la mort. Ainsi, il a survécu, il a pris la forme d'un enfant et il a trouvé de nouveaux parents, même si ce ne sont pas les siens. L'essentiel est qu'il a rencontré une générosité allant au-delà de la couleur de la peau, au-delà de la religion... Donc, au-delà des identités, les gens peuvent partager cette planète et échanger sur leur culture d'origine.

Dans vos deux derniers longs métrages, le judaïsme est au cœur de votre récit. Pour vos prochains films, souhaitez-vous aborder à nouveau cette question?

Peut-être. Le judaïsme fait partie de mon existence, car c'est ma religion et je suis issu de cette communauté. En même temps, je refuse de traiter uniquement de ma communauté et de mes préoccupations. J'ai besoin de connaître l'histoire des autres. C'est pourquoi il m'est impossible de ne parler que de judaïsme dans ma démarche cinématographique; j'aurais l'impression de me confiner dans une chambre et de ne jamais en ressortir. C'est peut-être mon angoisse issue de la dictature de Ceausescu, mais je me suis juré de ne jamais me laisser enfermer quelque part. ■